



DES MOTS

Carte blanche à Abigail Seran

ABIGAIL SERAN

auteure bas-valaisanne, a publié deux romans aux éditions Plaisir de Lire : en 2013 *Marine et Lila* et en 2015 *Une maison jaune*. En 2015 aux éditions Favre paraît également un livre de chroniques illustrées intitulé *Chroniques d'une maman ordinaire*. Plusieurs de ses nouvelles ont été traduites en italien et publiées dans le supplément Extra du *Corriere del Ticino*. En 2017 sortira son troisième roman *Jardin d'été* aux éditions belges Luce Wilquin.

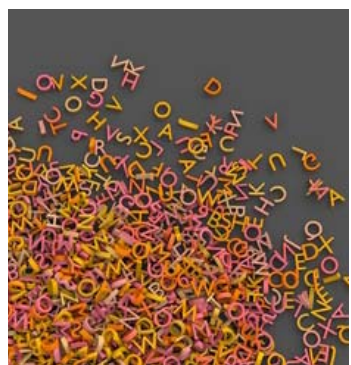
CYCLO

La première fois qu'ils furent plus que des signes sur une page, ce fut une révélation. Allongée sur le ventre, à regarder Boule et Bill jouer à la balle, la bulle, soudain, livra ses secrets. J'avais l'image, est venu le son. Je me souviens très bien de ma surprise de pouvoir, d'un coup, accéder à la compréhension, aux mots. Une sorte de sidération fascinée : je savais lire. J'ai donc entrepris un déchiffrement systématique de tous ceux qui me passaient à portée de main, ceux du berlingot de lait, des produits de la salle de bains, des néons publicitaires et des affiches en tous genres. Au-delà du visuel plus ou moins esthétique, venait le sens. Il fallut bien sûr du temps avant que les textes plus construits se dévoilent. Comme tous les enfants des années septante, j'ai cheminé avec Oui-Oui et le Club des Cinq, puis un jour atteint les plus petites lettres de la bibliothèque verte, fierté particulière de quitter la rose des petits.

L'écriture fut plus fastidieuse. Cela m'agaçait prodigieusement que ces mots refusent de s'installer joliment sur le papier. S'appliquer à les former, les dompter pour qu'ils se disciplinent dans le cahier. Une gageure de patience que je n'avais pas, je préférais les voir un peu tordus, mais vivants et vibrants. Quand j'ai pu laisser les lettres en liberté, ce fut un plaisir. L'écriture s'est déliée, je savourais la plume qui glisse, sur les carreaux se faufile, légère, agile, illisible autant qu'aérienne.

A l'adolescence, les mots trouvèrent de nouveaux auteurs, classiques du programme scolaire et d'autres que j'allais chercher dans la bibliothèque familiale ou communale, voire à la librairie quand d'un écrivain je m'étais prise de passion. Ils furent aussi ceux qui disent, qui blessent, qui aiment, construisent ou détruisent, soulagent. Ces mots maux et gemmes-mots. De ceux que l'on apprivoise. Les autres me contaient toujours des aventures, m'emmenaient dans leurs périples, vint pourtant le temps d'aussi commencer ma propre mise en place langagière, non seulement pour répondre aux questions posées, mais également pour rédiger. Dissertations, études de textes, rédactions, indispensable organisation de mots, pour relater, expliquer, édifier une composition. Thèse, antithèse, synthèse ; introduction, développement, conclusion. J'ai toujours détesté les conclusions, elles disent une fin et je n'aime pas m'arrêter. Ordonner les idées, classer les concepts, aménager le tout dans un flux de termes bien agencés pour que le message soit compris. Jeu amusant, juste dérangé par l'orthographe et les virgules, contraintes capitales avec qui la collaboration ne fut jamais fluide. Nous nouâmes cependant une entente cordiale, la syntaxe et la grammaire revendiquant leur place pour donner leur pleine signification aux phrases que je voulais prononcer ou écrire.

Le lycée apporta son lot de nouveautés, langue morte, ou vivante, jonglage d'un idiome à un autre. Pour moi qui avait la parole facile, s'exprimer dans un ailleurs inconnu, ne pas trouver la bonne expression,



devoir chercher des explications approchantes pour me faire comprendre, pour pouvoir échanger, communiquer, furent des confrontations inédites. Il fallait du vocabulaire, outil absolument nécessaire. Le constat était sans appel, l'apprentissage moins évident que la résolution. Ces mots sans ancrage, alignés le long de pages froides que l'on devait stocker dans les tiroirs de son cerveau pour les avoir à disposition le jour dit, présentèrent un défi toutes les semaines renouvelé. J'aurais aimé savoir



abcdefghijklmnop
 ijklmnopqr
 stuvwxyz

sans apprendre, juste les attraper dans l'instant, cependant ni la réalité des rencontres, ni l'école n'adhéraient à ma conception. Je menais donc une lutte avec ces vocables, notamment allemands, qui refusaient obstinément de s'installer durablement dans mes armoires mentales.

Mes études de droit amenèrent la structure qui, à ce que mes professeurs alléguaient, manquait à mon approche. Carcan strict, distribution rigoureuse, les mots aux ordres de la défense des intérêts publics et privés. Ôter le superflu, mots dépouillés pour limiter l'interprétation et percuter. Foin d'engolivrures, efficience et acception, le mot juste au bon endroit, charpente élaborée en vue de la défense des principes fondamentaux et de leur application.

Je ne retrouvai que des années plus tard la liberté perdue dans cet assujettissement juridique. Des années de mots obligatoires sortis de cartes d'anniversaire et d'apprentissages scolaires, qu'à son tour, mon enfant devait affronter. Il y eut bien quelques lettres échangées, mais les mots, même s'ils étaient doux, disaient plutôt le



manque en quelques phrases tristes et, à vrai dire, peu travaillées.

Avec la révolution technologique, j'expérimentai leur rôle de transmetteurs. Calibrés aux cent soixante ou cent quarante caractères, coincés dans un écran, torturés par des doigts malhabiles, s'abrégeant pour



exprimer plus, toisant les contraintes de la langue désormais soumise aux diktats du tweet ou du SMS, mots essoufflés de tout dire, si peu organisés entre eux que le message était parfois incompréhensible. Ah, les joies d'un correcteur traduisant à sa guise les lettres saisies ! Ces mots en réseaux pour créer du lien social, condensés, un peu pauvres et paumés, mais au quotidien si utiles.

Quand enfin je m'autorisai à raconter des histoires, je retrouvai cette envie gourmande de jouer avec ces compagnons facétieux. Ils s'alignèrent en paragraphes, en chapitres, en livres. Ils construisaient un monde, des personnages, des chagrins et des rires. Ils emmenaient le lecteur sur le chemin de mon imaginaire, mots libres, heureux et vagabonds, mots riches de couleurs redécouvertes. Quand ils trouvèrent des passeurs, éditeurs, bibliothécaires et libraires, quand ils s'installèrent sous les yeux d'inconnus, qu'au-delà de leur forme primaire en noir sur blanc, ils prirent corps dans la tête et le cœur de lecteurs bienveillants, ce fut un ravissement. Les mots créaient un univers, une réalité pour ceux qu'ils avaient croisés. J'y ajoutai l'une ou

l'autre fois, à l'encre noire, une note manuscrite personnalisée, complémentaire au texte qu'ils allaient ou avaient rencontré. Encore quelques traits tracés, souvent hiéroglyphiques, mais toujours reconnaissants, un fil de plus de l'auteur au lecteur.

Parfois, m'est demandé une lecture que j'accorde de bonne grâce. Les mots couchés dès lors se lèvent, prennent place dans l'espace, silences et sourires les accueillent. Ils s'élancent, tournoient, claquent puis se posent. Leur son envahit la salle, la scène et les tribunes même quelquefois. En une ultime pirouette les murs les relancent, les auditeurs les harponnent, ils s'éteignent ainsi prudemment, arrivés au port, laissant dans leur bruit une trainée drôle ou sombre, une sensation, une image, mots tableaux, qui, je l'espère toujours, sauront toucher ceux qui les reçoivent.

Qu'ils volent ou glissent, qu'ils s'incrument ou passent, endimanchés ou simples, les mots, mes mots deviennent alors les vôtres.

